
1

La fin des temps et le retour de Jésus-Christ

« Nous n'attendons pas quelque chose mais Quelqu'un. » Cette petite phrase (du pasteur Pierre Maury) résume admirablement l'espérance chrétienne selon la Bible. L'espérance peut prévoir bien des choses, mais en tout premier lieu l'intéresse la présence, la Venue du Seigneur Jésus-Christ. Il *est* l'espérance de l'Église, comme l'appelle l'apôtre : « Jésus-Christ, notre espérance » (1 Tm 1.1), « le Christ est en vous, lui en qui se concentre l'espérance de la gloire à venir » (Col 1.27). C'est pour l'attendre *lui* que les croyants se sont engagés dans la vie chrétienne (1 Th 1.9-10).

Cette concentration de l'espérance en la personne de Jésus est unique. Aucune autre religion, dans le foisonnement de toutes les inventions humaines, ne paraît avoir imaginé la pareille. On note avec un certain étonnement que même l'islam a gardé comme un écho de cette extraordinaire originalité biblique. Mahomet, chacun le sait, y

a le rôle décisif : c'est lui le suprême révélateur de la divinité ou de la volonté d'Allah (de sa volonté plus que de sa nature); et, *cependant*, l'objet de l'espérance, dans la mesure où il reste un élément d'espérance dans l'histoire du monde, c'est la venue de Jésus! Le Coran dit de la venue d'Issa (forme donnée au nom de Jésus) qu'elle est « l'indice de [la venue de] l'Heure », l'heure finale (Sourate 43, « Ornaments d'or », v. 61). Même dans l'islam, ce qui reste de concrétisation de l'espérance, c'est encore la venue de Jésus-Christ.

Et nulle part, l'espérance ne tient autant de place que dans le christianisme. Le théologien « œcuménique » Jürgen Moltmann plaide pour qu'on appelle les chrétiens « les espérants » plutôt que « les croyants ». Leur foi est tendue vers l'avenir, animée par la promesse. Dans la première épître de Pierre (3.15), les croyants sont invités à être « toujours prêts à rendre compte à quiconque leur demande raison de l'espérance qui est en eux ». « Espérance » résume tout : le cœur du don fait aux croyants par la grâce de Dieu. Ils sont « sauvés en espérance » (Rm 8.24).

Le temps est comme une pente : il y a la mort en bas, chacun le sait. Les formations religieuses que les humains se sont concoctées partout dans le monde ont pour objectif profond, parfois avoué, de faire échapper au temps, de faire rejoindre quelque chose qui est comme hors du temps, une éternité qui ne s'écoule pas. Les « cultes archaïques », comme on dit, cherchent pratiquement tous à délivrer du temporel; les rites que l'on répète annulent le temps qui passe – on le voudrait, car chacun sait du temps qu'il use et qu'il tue. Les mouvements gnostiques, qui ont

suscité une sorte de parodie de christianisme à la fin du I^{er} siècle puis au II^e siècle surtout, qui sont les mouvements des anti-Christ dont déjà parlent les épîtres de Jean, sont des mouvements d'évasion hors du temps, hors du terrestre. Le « Nouvel Âge » du XX^e siècle et beaucoup de mouvements spirituels caractéristiques de notre temps sont d'ailleurs de nouveaux avatars du gnosticisme, et ressemblent aux mouvements contre lesquels les apôtres, à la fin de la période du Nouveau Testament, les Pères apostoliques, les grands docteurs du II^e siècle ensuite (jusqu'au III^e), ont combattu de toutes leurs forces.

Le vrai christianisme est espérance et l'objet central de l'espérance : la venue de Jésus-Christ.

Commençons par étudier les mots et expressions que le Nouveau Testament utilise pour parler de cette venue. Puis résumons-en les traits essentiels, la manière dont elle nous est décrite. Nous tenterons enfin d'en approfondir le sens : pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi les choses que nous croyons ont-elles été ainsi dessinées par Dieu? Nous sommes invités à l'intelligence de la foi.

Questions de vocabulaire

Retour, venue

Le mot « retour », dont nous sommes coutumiers (c'est le titre du plus fameux livre de René Pache, *Le Retour de Jésus-Christ*, Emmaüs, 1^{re} éd. 1948, plusieurs rééd.), ne se trouve pas dans le Nouveau Testament et n'est pas une expression que la Bible elle-même emploie. Ce qui s'en rapproche le plus se trouve dans deux versets différents, sous la forme de verbes et non de substantifs. En Jean 14.2-3, Jésus dit : « Je vais vous préparer une place [...]. Je

reviendrai et je vous prendrai avec moi. » Plus littéralement, on traduirait : « Je viendrai de nouveau ». Hébreux 9.28 énonce que « le Christ viendra [litt. paraîtra] une seconde fois ». C'est le verbe « paraître » ou « être vu » qui est employé. De nouveau, l'idée qu'il s'agit d'une deuxième venue, et d'un *retour*, puisqu'il est monté au ciel, est indubitable, mais le mot n'est pas employé. Dans le contexte, on peut le rappeler, du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux, il s'agit d'opposer les deux venues. La première a été liée au péché, non que Jésus ait commis le moindre péché, mais parce qu'il est venu pour porter nos péchés. Le sens selon Dieu de la première venue, celle d'il y a deux mille ans, concernait d'abord le péché, dont l'expiation était requise pour notre salut. Jésus-Christ paraîtra une seconde fois, dit l'Épître, *sans péché* (littéralement) : le péché vaincu, il manifestera sa victoire, il resplendira dans sa gloire.

Parousie

Le terme le plus fréquent, dans le Nouveau Testament, pour désigner la seconde venue, est celui qu'on se contente parfois de transcrire du grec : « parousie » pour *parousia*. Que veut dire ce terme exactement ? Son premier sens est celui de « présence ». Le mot vient en fait du verbe « être ». « *Ousia* », c'est le fait d'être, c'est l'essence. Dans le français « présence », on trouve le même genre d'étymologie : « présent » aussi vient d'« être ». La *parousia* de Jésus-Christ, c'est l'événement qui le fera présent. Pour l'instant, quant au corps, il est absent. « Nous sommes loin du Seigneur quant au corps » (litt.), dit Paul dans la seconde épître aux Corinthiens (5.6). Certes, il est pré-

sent par son Esprit, et cette présence spirituelle nous est si précieuse que nous n'aimons guère, chrétiens du XXI^e siècle, parler de lui comme absent : la Bible n'a pas peur de le dire, il est également absent de corps. Cette absence quant au corps rend parfois douloureux l'élan de notre attente. Être présent, c'est être là; il n'est pas là; nous voudrions tant qu'il soit là!

Le terme *parousia* est employé au sens courant (présence, être là) à propos d'un des collaborateurs de l'apôtre Paul, Stéphanas (1 Co 16.17). De ce sens dérive un second, le plus fréquent dans le Nouveau Testament : c'est le sens de « venue » ou d'« arrivée ». Quand quelqu'un est absent et que l'on attend qu'il soit présent, c'est sa venue ou son arrivée qui le rend présent.

On employait volontiers *parousia* pour la venue ou l'arrivée de grands personnages, de rois en particulier. Plus le personnage est grand, plus sa présence compte. Et plus intensément, quand il est annoncé, on l'attend jusqu'à ce qu'il soit là. La *parousia* du roi en visite mettait toute la ville en émoi. L'emploi « royal » du mot permet de bien percevoir ce que les premiers chrétiens voulaient dire quand ils évoquaient la Parousie du Christ. Ils attendaient la venue royale du Roi des rois! Il sera là, lui qui s'est éloigné, qui est monté au ciel et dont nous sommes loin encore. Il sera là, présent, comme quand un roi vient visiter une région reculée de son royaume et fait son entrée glorieuse dans la ville. Lorsqu'un roi visitait une ville, la population de la ville allait à sa rencontre : le voici qui arrive! Cette image de la foule en liesse qui sort de la ville accueillir son roi, il faut la garder à l'esprit lorsqu'il est question du mouvement de l'Église au moment de la

Parousie : l'Église est enlevée à la rencontre du Seigneur descendant du ciel comme la foule se presse à la rencontre du roi qui arrive.

En latin, le mot a été traduit par *adventus*, qui a donné en français le mot « avènement ». C'est à partir de cette traduction latine que le mot « avènement » s'emploie pour le retour de Jésus-Christ. L'emploi n'est pas incorrect, mais peut être légèrement trompeur, parce que souvent « avènement » en français désigne le commencement du règne : l'avènement de Louis XIV est la date à partir de laquelle il commence d'être roi. Le mot grec ne porte pas ce sens. Il ne faudrait donc pas déduire du mot « avènement » que le Seigneur va simplement commencer d'être roi. En fait, il est roi dès à présent et il a reçu « tout pouvoir dans le ciel et sur la terre » (Mt 28.19). Mais il sera physiquement présent; il arrivera parmi les siens qui l'attendent. Telle est la promesse dite avec *parousia*.

Jour du Seigneur

Le deuxième mot-clé est celui de « jour ». On le trouve dans toute une gamme d'expressions : « jour du Seigneur »; « jour de Jésus-Christ »; « jour du Christ »; « jour du Seigneur Jésus »; ou simplement : « le jour » (« en attendant le jour », « d'autant plus que vous voyez approcher le jour »). Quelques données bibliques importantes sont à mettre en valeur à propos de cette expression.

Tout d'abord, l'expression vient de l'Ancien Testament : le jour du Seigneur est un grand thème, peut-être *le* grand thème, chez les prophètes. Il structure, dans son usage, le livre de Joël et les tout premiers livres prophétiques. Amos chasse les illusions d'un peuple qui se

disait : « le jour du Seigneur marquera notre triomphe ». En fait, il sera pour vous, pécheurs, le jour du jugement. « Il sera ténèbres et non lumière » pour le peuple à cause de sa révolte impénitente (Am 5.18-20). On retrouve ce jour comme dévastateur dans le livre d'Ésaïe, par exemple au chapitre 13.6, 9.

Le Nouveau Testament ajoute une « précision » capitale : le « jour du Seigneur » annoncé dans l'Ancien Testament sera le « jour du Seigneur *Jésus* ». Car *Jésus est le Seigneur*, venu en chair.

Il arrive que l'on passe à côté de cette importante vérité pour une raison bien simple. Le nom divin dans l'Ancien Testament, *YHWH* en hébreu, est rendu dans les vieilles bibles protestantes françaises (y compris la famille des versions Segond sauf la NBS), et dans la Bible du Semeur par « l'Éternel ». Du coup, on lit dans l'Ancien Testament « jour de l'Éternel » et dans le Nouveau Testament « jour du Seigneur » sans faire le lien. Or les premiers chrétiens, qui lisaient l'Ancien Testament dans la traduction grecque des Septante, trouvaient le mot « Seigneur » là où nous lisons « l'Éternel ». Le nom sacré *YHWH*, tellement sacré que les Juifs n'osaient plus le prononcer et remplaçaient par « Seigneur » en hébreu même (^u*dônai*), avait été rendu par « Seigneur » en grec (et non pas du tout « Éternel »). Pour les premiers chrétiens, le Jour dissipera toutes les brumes, chassera toutes les ténèbres.

Le Jour s'oppose en effet à l'obscurité, et l'apôtre Paul exploite le contraste. Les croyants sont du jour et ne doivent pas se comporter comme les « noctambules », comme les pécheurs qui préfèrent agir de nuit et vivre la nuit. Il est frappant de constater comment, dans la litté-

rature (mais aussi dans la réalité), beaucoup de crimes sont marqués par la nuit – « minuit... l'heure du crime! ». L'apôtre Paul dit : « vous êtes du jour » (1 Th 5.4-5,8; voir aussi Rm 13.12-13), du jour qui va se lever, du jour de Jésus. La nuit du mal va bientôt prendre fin, comportez-vous en enfants de lumière, comme des gens qui sont du jour, sobres et clairs. Répudiez toute œuvre crépusculaire et nocturne. Vous êtes du Jour de Jésus.

Épiphanie

Le troisième terme qui est employé, mais nettement moins que les autres (seconde épître aux Thessaloniens, lettres à Timothée et Tite...), est le mot transcrit en français « épiphanie » (en gr. *epiphaneia*). Ce mot est plus connu que « parousie » parce qu'on s'en sert à propos de la première venue de Jésus-Christ (2 Tm 1.10 autorise cet emploi, et pour le verbe correspondant Lc 1.79, Tt 2.11 et 3.4). Dans le calendrier, au mois de janvier, on trouve le jour de l'Épiphanie; mais cela ne concerne pas notre enquête. Le mot « épiphanie » veut dire « apparition brillante »; il est porteur de l'idée d'un éclat qui rayonne, comme le suggère son étymologie. Il désigne le moment où tout se met à resplendir, où précisément les ténèbres sont chassées.

Or l'apôtre Paul, surtout à la fin de sa vie, quand il écrivait à Timothée, aimait parler du retour de Jésus-Christ comme de son resplendissement, de son *epiphaneia*, de ce moment où toute la gloire du Seigneur Jésus serait manifestée (2 Tm 4.1).